

cile à obtenir après tant d'œuvres poétiques éminentes, amène quelquefois comme condition presque impossible à éviter, la recherche, la subtilité, une certaine préciosité dans les images, que l'on ne saurait voir sans inquiétude se produire dans la poésie et même dans la prose de notre temps. Sans doute il est difficile d'être neuf et simple en même temps. Nous concevons cette horreur des choses banales et ce désir de la nouveauté qu'attestent un certain nombre de récentes productions poétiques, mais ce serait un symptôme bien funeste pour l'avenir de notre littérature, si nous étions devenus incapables de goûter la beauté simple. C'est l'amour du beau et non pas la curiosité et l'amour de l'imprévu qui est la vraie source de l'émotion poétique. M. Soulayr y a prouvé qu'il est assez poète pour nous émouvoir avec des choses simples et des expressions exemptes de toute recherche. Il sait donner à son style une admirable concision ; sa langue et sa pensée sont pures de toutes langueurs ; cet art de dégager sa peinture de tous les accessoires inutiles, lui imprime à la fois la vigueur et l'originalité. Il s'est approprié en maître ce moule du sonnet si difficile à remplir d'un métal parfaitement homogène et pur. Dans ce court espace de quatorze vers, il sait condenser un tableau aussi complet qu'en plusieurs pages. Plusieurs de ses sonnets contiennent de petits drames tout à fait achevés, et comme il est bien vrai que ce n'est pas la dimension mais la perfection d'une peinture qui en fait la valeur, nous pouvons dire qu'il y a dans ce volume plus d'une page qui renferme à elle seule plus d'art et plus d'émotion qu'un long poème. Je vais en mettre sous vos yeux quelques-unes prises presque au hasard.

LES DEUX CORTÈGES.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.